



Académie des sciences d'outre-mer

Les recensions de l'Académie ¹

Les Français en Egypte : de l'Orient romantique aux modernités arabes / Daniel Lançon
éd. Presses universitaires de Vincennes, 2015
cote : 60.283

Les Presses universitaires de Vincennes ont eu la bonne idée de réunir différents articles de Daniel Lançon, professeur de littérature à l'Université de Grenoble, auteur de *L'ailleurs depuis le romantisme* (2009). Des personnalités éminentes, pittoresques, originales, parfois exaltées, surgissent de cette fresque qui va de 1776 à 1882. Chacun cherchait sa voie en Egypte : théosophique, philosophique ou artistique, souvent dans le désenchantement d'un monde moderne trop prosaïque ou dans la recherche d'illusions : celle de la guérison aussi pour les phtisiques dans la douceur du Caire ou d'Alexandrie.

Tout commence avec Volney en 1787 qui, lui, se distingue « par la rationalité de son étude systématique et son chapitre de géographie physique » dans son *Voyage en Egypte*, faisant aussi profession d'athéisme, depuis ses célèbres *Ruines*.

Dans ce qui constitue un véritable Whos'Who des littérateurs français, avec une émulation dans « cette entreprise d'imagination, de reconstruction d'une Egypte mythique », Pierre Loti avec sa *Mort de Philae*, détonne un peu : s'il critique la modernisation industrielle et le tourisme destructeur des Cooks et des Cookistes, il s'élève déjà contre la colonisation mais parce qu'elle est britannique et qu'il l'a dénoncée dans *L'Inde sans les Anglais*. Car la politique est généralement absente, encore que Louis Bertrand parle du « mirage oriental » en 1910. Le peintre Emile Bernard a sa période égyptienne de dix ans, à partir de 1893 et d'intégration car il a épousé une chrétienne syriaque. Il en tirera des *Réflexions d'un témoin sur la décadence du Beau*. La grande période d'influence française se situera à partir de l'expédition de Bonaparte, au delà de la prise de possession britannique, grâce aux khédives successifs depuis Méhémet Ali. On se flatte de parler français dans les salons du Caire et bien sûr de la cosmopolite Alexandrie et les conférenciers vont affluer de la Sorbonne pour nourrir les curiosités d'étudiants, d'universitaires et de mondains. Professeur de dessin à l'Ecole polytechnique du Caire, issu d'une famille de colons d'Algérie, l'aviateur Louis Pierre Mouillard s'exalte sur le vol du milan d'Egypte et en tire des modèles de planeurs mécaniques pendant ses 23 ans au Caire. Passant pour un fou volant, ruiné, il sera jeté à la fosse commune en 1897 alors que ses plans serviront au constructeur Wright. La France de l'aéronautique rendra hommage trop tard à cet inventeur, photographe et journaliste.



¹ Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).
Basé(e) sur une œuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

Mais ces efforts de pénétration de la société étaient limités aux « vignettes pittoresques », par la fermeture des harems aux voyageurs qui se contentaient des almées de Nerval ou de Flaubert. Il appartenait à Jehan d'Ivray, une aristocrate française mariée à un Egyptien d'en révéler les mystères : « esclave aujourd'hui, grande dame demain », perspective de carrière d'une Circassienne achetée sur un marché du Caire (*Au cœur du harem*, 1911). Une amie de Pierre Loti, l'Anglaise et phtisique Blanche Lee Chid, écrivant pour la *Revue des Deux Mondes*, décrit les enfermées gardées par « les anges noirs », eunuques en redingote (les deniers harems ne seront fermés qu'en 1910 et l'esclavage domestique aboli entre 1879 et 1896). Elle cède elle aussi « à la spectaculaire réalisation de l'extase » devant les derviches tourneurs, contemplée par « les Européens avec fascination et dégoût ». Elle se conforme aux stéréotypes même si son récit « offre des failles... dans sa tentative d'étrangéifier l'Orient ».

De 1820 à 1930, « l'Egypte chrétienne sera aussi le miroir des Français ». Pourtant Gérard de Nerval se distingue dans ses *Carnets du Caire* (1843) en soulignant « l'opposition au christianisme des habitants d'Alexandrie, dernier asile du néoplatonisme » et leurs « fêtes chrétiennes comparées à celles des Ptolémées ». « Les gnoses orientales lui ont fourni des fictions ayant renforcé l'idée d'un autre monde rédimé au delà des livres des savoirs occidentaux. » Avec une « dramaturgie égypto- sophiste marquée des symboles mnésiques de l'Egypte », si Nerval parle de la « tradition cophte » dans son *Voyage en Orient* de 1851, les commentateurs tentent de s'appuyer sur les textes rédigés au fil des siècles par les Coptes, « ces chrétiens descendant des premiers convertis d'Alexandrie ». C'est alors le temps des pèlerinages et l'intérêt nouveau pour la *Vie des Pères du désert* de Michel-Ange Marin (1869) qui pousse les littérateurs à la recherche de l'hermétisme et de la gnose d'où Flaubert tirera sa *Tentation de Saint Antoine* et Anatole France sa *Thaïs* si ambiguë.

Mais pour lutter contre la mainmise anglaise, se multiplient les aides aux écoles coptes comme aux catholiques et la création de revues francophones : *La Bourse égyptienne*, le *Progrès égyptien*, le *Journal du Caire*, *l'Eclair* et *La Nouvelle revue d'Egypte*. Maurice Barrès écrit son *Enquête aux pays du Levant*. Valentine de Saint-Point, égérie de l'Orient arabe et musulman, auteur du *Manifeste futuriste de la femme* (1912) trouvera « une patrie nouvelle » de 1924 jusqu'à sa mort en 1953. Elle va créer *Le Phoenix*, la revue de la Renaissance orientale. Elle mène à René Guénon dont elle sera le guide au Caire en 1930, sans « être sa disciple ». Devenu le sheik Yahia, il est trop connu pour qu'on s'attarde mais il faut retenir la belle formule de D. Lançon, « Le diaphane » pour le décrire car « il laissait passer la lumière du siècle ». Il devient paradoxalement « l'intellectuel occidental dont rêvaient les minorités francophones ».

La période suivante est marquée par la multiplication des associations, la création de chaires universitaires attribuées à des Sorbonnards. Tous les grands littérateurs français (Romains, Saint- Exupéry, Maurois, Duhamel et Giraudoux) se succèdent. Mais le français est qualifié « de langue de classe » dans *la Marseillaise*, publiée de 1942 à 1945 et à laquelle collaborent Gide, Eluard, Mauriac et Sartre avec les « résidents » Guillemin et Barthes. Car, de leur côté, habilement, les Anglais ouvrent des filières techniques et scientifiques pour attirer les jeunes étudiants avides de modernité.



Académie des sciences d'outre-mer

D'ailleurs le courant s'inverse : c'est aux Français de faire connaître les écrivains égyptiens comme Georges Séféris car il manque une dimension égyptienne à leur littérature. C'est aussi le temps de l'égyptianisation de l'administration, de la mise à l'écart de l'élément hellénistique en 1947 avec le classement entre allogènes, sujets locaux et ottomans. Comme Tsirkas, dans *Cités à la dérive* en 1971, Etiemble décrit ainsi les années passées : « un monde que jamais nous ne reverrons après le nassérisme et la guerre israëlo-arabe ». Etiemble, est furieux par ailleurs, que Cocteau, en 1950, se soit laissé piéger par les « bobards sur les secrets de la Grande Pyramide ». Gabriel Bonoure, professeur au Caire (1952-1959) rêve encore de « faire couler le Nil dans la Garonne ». Mais pour Georges Duhamel en 1947 « Le divertissement n'est plus de saison dans un univers haletant ». Fernand Leprette dans son livre *Egypte terre du Nil* se penche enfin sur le sort du fellah tandis que Roger Vailland voit apparaître dans « l'Egypte moderne, à côté du colonialisme britannique, la puissance montante des Frères musulmans et la dictature militaire en 1953 ». Après Suez, les instituts culturels français ferment mais on se reparlera après, avec un hommage à Louis Massignon en 1962 dans la nouvelle *Revue égyptienne de littérature et critique*.

On peut regretter que dans le flot des personnages qui ont défilé, le nom d'Edmond About soit seulement cité. Pourtant, en 1867, à l'apogée de cet orientalisme coloré et voyeur que dénoncera Edward Saïd, il avait écrit un livre très avancé pour ce temps, *Le fellah*, dans lequel il dénonçait sa condition malheureuse et, sous couvert d'un roman, suggérait des réformes et des conseils agronomiques puisqu'il signalait que le blé local nourrissait mal la population car il était trop pauvre ...en gluten !

Annie Krieger-Krynicky